

Jean-Baptiste Gourinat

LE STOÏCISME

*Septième édition mise à jour
16^e mille*

*Que
sais-je?*

À lire également en **Que sais-je ?**

COLLECTION FONDÉE PAR PAUL ANGOULVENT

Dominique Folscheid, *Les Grandes Philosophies*, n° 47.

Louis-André Dorion, *Socrate*, n° 899.

Pierre-François Moreau, *Spinoza et le spinozisme*, n° 1422.

Hervé Barreau, *L'Épistémologie*, n° 1475.

Laurence Devillairs, *Les 100 citations de la philosophie*, n° 4016.

Pierre Pellegrin, *Aristote*, n° 4232.

ISBN 978-2-7154-3808-8

ISSN 0768-0066

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2007

7^e édition mise à jour : 2026, février

© Que sais-je ?/Presses Universitaires de France, 2026
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

Introduction

« Stoïcisme » est à la fois un nom commun et le nom d'une école philosophique. La plupart des dictionnaires définissent le nom commun par référence à l'École philosophique : le stoïcisme est une « fermeté dans la douleur telle que celle des stoïciens », selon le *Litttré*. Et les exemples d'un tel « stoïcisme » sont faciles à trouver chez les stoïciens de l'Antiquité. Ainsi, Épictète, soumis à la torture¹, ou bien Sénèque, condamné à mort, qui s'ouvre les veines, après avoir consolé ses amis en pleurs².

De tels récits d'insensibilité à la souffrance et à la mort ont contribué à forger l'image populaire du stoïcisme, et à la constitution du nom commun. Cette image populaire, c'est l'image même du sage qui sait rester « stoïque », c'est-à-dire serein et ferme devant la souffrance et la mort, indifférent à son propre sort, la tête froide et l'esprit tranquille quelles que soient les circonstances, indifférent à l'égard des plaisirs, des richesses et des honneurs, d'une fermeté proche de l'insensibilité, enfin et surtout fataliste. Il y a quelque chose de vrai dans cette image de la sagesse stoïcienne. Mais il y a aussi quelque chose d'exagéré et de caricatural, qui ne lui correspond pas exactement. Car le philosophe stoïcien n'est pas fataliste : il réfute l'« argument paresseux », qui est un

1. Voir *infra*, p. 86-87.

2. Tacite, *Annales*, XV, 63-64.

argument fataliste¹. Et il ne veut pas non plus « être insensible comme les statues² ».

L'école stoïcienne fut fondée à Athènes par Zénon de Citium, au début du III^e siècle avant notre ère. Zénon donnait ses cours sous une colonnade de l'Agora que l'on appelait le « Portique peint » (*Stoa poikilê*, en grec), à cause des peintures qui l'ornaient. Ses premiers disciples étaient appelés les « zénoniens », mais l'habitude fut très vite prise de les désigner par le nom du lieu où ils se réunissaient, et c'est pourquoi l'école fut appelée la *Stoa* ou « Portique », et ses adeptes « ceux du Portique », *oi stoikoi*. En français, on a d'abord parlé des « stoïques », puis, à partir du XVII^e siècle, des « stoïciens », pour distinguer un adepte de la philosophie stoïcienne de quelqu'un qui est « insensible à tout ». L'école se perpétua sous forme institutionnelle jusqu'au I^{er} siècle av. J.-C., puis se répandit dans l'Empire romain, avant de disparaître vers le milieu du III^e siècle apr. J.-C.

Pour la plus grande part, le stoïcisme est une philosophie disparue : les textes des fondateurs de l'école ont disparu avant même la fin de l'Antiquité, et ne sont parvenus jusqu'à nous que des œuvres des derniers siècles de l'histoire du stoïcisme antique. Les œuvres conservées les plus anciennes datent du I^{er} siècle de notre ère et ne concernent que cinq auteurs en tout : Sénèque, Cornutus, Épictète, Marc Aurèle et Cléomède, plus les œuvres partiellement conservées d'Arius Didyme et de Musonius Rufus. Pour les auteurs antérieurs, nous n'avons à notre disposition que les témoignages d'auteurs postérieurs. Certains sont

1. Voir *infra*, p. 78-79.

2. Épictète, *Entretiens*, III, 2, 4 (voir *infra*, p. 105-106).

ce qu'on appelle des « doxographes », c'est-à-dire des compilateurs qui rédigent des recueils d'opinions, classées par thèmes et par écoles ; ainsi les *Opinions des philosophes* du Pseudo-Plutarque (aussi appelé Aëtius) ou Stobée. D'autres sont des historiens de la philosophie, comme Diogène Laërce (D.L.) qui raconte l'histoire des différentes écoles de philosophie en résumant leurs doctrines. D'autres enfin sont des philosophes, qui appartiennent soit à l'école stoïcienne, soit à d'autres écoles philosophiques (Cicéron, Philodème Plutarque, Galien, Alexandre d'Aphrodise, Sextus Empiricus, Plotin), ou sont des apologistes chrétiens (Origène, Eusèbe). Si les deux premiers types d'auteurs peuvent faire preuve d'une certaine objectivité, les autres sont souvent polémiques et, pour les besoins de la polémique, peuvent déformer la pensée des stoïciens qu'ils attaquent ou réfutent.

C'est en disparaissant comme mouvement philosophique actif que le stoïcisme a dépassé sa contingence historique et est devenu partie intégrante de la culture commune. En outre, il a connu de multiples résurgences, notamment à la Renaissance. Dès cette époque, sa résurgence est inséparable d'une lecture des textes et d'une tentative de reconstitution de la doctrine des fondateurs. L'émergence d'un concept non doctrinal du stoïcisme a donc accompagné la redécouverte par les érudits du stoïcisme historique.

Historiquement comme conceptuellement, il n'y a donc pas un stoïcisme, mais plusieurs : il y a le stoïcisme ordinaire, comme une forme de patience, d'endurance et d'insensibilité, ou comme attitude existentielle, il y a le stoïcisme comme école philosophique de l'Antiquité, avec une histoire institutionnelle et il y a les avatars philosophiques de la doctrine, de l'Antiquité

jusqu'à nos jours. Mais qu'il y ait divers stoïcismes ne signifie pas qu'il n'y a pas une essence commune à tous ces stoïcismes.

Le « stoïcisme » au sens populaire du terme a lui-même une certaine légitimité, car, dès l'Antiquité, le stoïcisme n'est pas un système purement théorique. Comme le dit Épictète, « si quelqu'un me dit : "Explique-moi comment lire Chrysippe", je rougis si je ne peux pas montrer des actes semblables aux propos de Chrysippe et en harmonie avec eux » (*Manuel*, 49).

À bien des égards, le stoïcisme comme attitude existentielle fait donc partie du stoïcisme comme doctrine philosophique dès l'Antiquité. Aussi la compréhension de la nature profonde du stoïcisme en tant qu'attitude existentielle est-elle inséparable de la compréhension du stoïcisme en tant que mouvement philosophique de l'Antiquité.

CHAPITRE PREMIER

Le stoïcisme hellénistique

I. – Histoire et évolution de l'école

1. **Zénon (334/333-262/261) et la fondation de l'école.** – Zénon est né à Citium (Larnaka), sur l'île de Chypre, vers 334 avant notre ère. Il a donc vécu au début de ce qu'on appelle l'époque « hellénistique », qui commence en 323, à la mort d'Alexandre, et s'achève en 31, avec la bataille d'Actium. L'histoire de l'école stoïcienne à Athènes correspond assez étroitement à cette période, puisqu'elle s'achève probablement au moment de la prise d'Athènes par les troupes romaines de Sylla, en 86.

Zénon était le fils d'un riche marchand, Mnaséas. Selon la légende (D.L., VII, 2-3), vers 312 av. J.-C., en accompagnant une cargaison, il fit naufrage près du port du Pirée. Il se rendit à Athènes et entra par hasard chez un libraire, qui avait commencé à faire une lecture des *Mémoires* de Xénophon. Il voulut aussitôt rencontrer des philosophes, et le libraire lui indiqua le cynique Cratès, qui passait par là, et dont il devint le disciple. L'anecdote est sans doute trop belle pour être vraie : elle permet de rattacher la formation cynique de Zénon à la tradition socratique. En tout état de cause, la tradition lui attribue quatre ou cinq maîtres : outre Cratès, les académiciens Xénocrate

et Polémon¹, le mégarique Stilpon et le dialecticien Diodore². Il est improbable qu'il ait été l'élève de Xénocrate, mort vers 314, mais il a certainement été le disciple des quatre autres. De fait, on retrouve chez lui la triple influence des cyniques, de l'Académie et de la dialectique mégarique, qui se placent d'une manière ou d'une autre dans l'héritage socratique.

À cette triple influence, il faut ajouter celle d'Héraclite, à qui Zénon emprunte notamment l'importance du feu comme élément par excellence ; celle des pythagoriciens, auxquels il avait consacré un ouvrage (il semble leur emprunter la doctrine cosmologique de l'éternel retour) ; celle d'Aristote, enfin, tant dans le domaine éthique que dans le domaine physique³. Et, à côté de l'influence de ses maîtres ou de ses prédécesseurs, on voit clairement que Zénon fut engagé dans une émulation ou des polémiques avec ses contemporains, tels l'académicien Arcésilas et le dialecticien Philon, qui avaient été ses condisciples, mais probablement aussi avec Théophraste, Épicure et le mégarique Alexinos⁴.

L'un de ses ouvrages les plus célèbres, *La République*, est réputé avoir été un ouvrage de jeunesse « écrit sur la queue du chien » (D.L., VII, 4) c'est-à-dire lorsqu'il était encore sous l'influence de Cratès⁵. Il n'est pas

1. L'Académie est l'école fondée par Platon.

2. D.L., I, 15 ; 105 ; II, 114 ; 120 ; VII, 2-4 ; 16 ; 25.

3. Il s'agit généralement d'une influence négative : Zénon et ses successeurs réagissent contre des thèses aristotéliciennes.

4. Pour Arcésilas, voir notamment Eusèbe, *Préparation évangélique*, XIV, 6, 7-14 ; pour Philon : D.L., VII, 16 ; Alexinos : D.L., II, 109-110, Sextus, *M.*, IX, 108 ; Théophraste : Philon, *Aet. Mundi*, 23-24 (témoignage incertain).

5. *Kynikos* signifie « canin » : Diogène se comparait à un chien.

impossible que le caractère d'œuvre de jeunesse de *La République* ait été forgé après coup par des auteurs qui voulaient dédouaner Zénon des aspects scandaleux du livre, réels ou allégués (liberté sexuelle, critique de la religion, anthropophagie, etc.), mais il n'en reste pas moins que l'influence du cynisme sur *La République* est réelle. Parallèlement, c'est dans la lignée cynique et mégarique que Zénon contesta l'existence des entités incorporelles du platonisme, en soutenant que l'âme est un corps et que les « idées » platoniciennes ne sont que des objets de pensée¹.

Il est souvent difficile de faire le départ entre ce qui est dû à Zénon et ce qui est dû à ses successeurs, mais le fait est que la plupart des dogmes fondamentaux de l'école lui sont attribuables.

Il divisa la philosophie en trois parties : physique, éthique et logique, apparemment en empruntant cette division à l'Académie². Cicéron, dans ses *Seconds académiques*, I, 35-42, résume ce que sont selon lui les principales innovations philosophiques de Zénon : en éthique, soutenir que le seul bien est la vertu, le seul mal le vice, mais qu'il y a parmi les indifférents des préférables, comme la santé ; faire de l'acquisition de la vertu une question purement rationnelle ; inventer le concept de « devoir » et distinguer en son sein la catégorie du devoir parfait ; rejeter toutes les passions et les considérer comme des jugements erronés ; en physique, faire du feu l'élément primordial et dénier toute efficacité causale aux réalités incorporelles ; en logique, définir la représentation comme une impression venue

1. Cicéron, *Ac. Post.*, I, 39-42 ; D.L., VII, 157 ; Stobée, I, 12, p. 136, 21-137, 6 (LS 30 A).

2. D.L., VII, 39 ; Cicéron, *Des fins*, IV, 4.